AMIN MAALOUF, *Le naufrage des civilisations*

Carminella Biondi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/23289>

DOI : 10.4000/studifrancesi.23289

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2020

Pagination : 224-225

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Carminella Biondi, « AMIN MAALOUF, *Le naufrage des civilisations* », *Studi Francesi* [En ligne], 190 (LXIV | I) | 2020, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/23289> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.23289>

Ce document a été généré automatiquement le 3 août 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

AMIN MAALOUF, *Le naufrage des civilisations*

Carminella Biondi

RÉFÉRENCE

AMIN MAALOUF, *Le naufrage des civilisations*, Paris, Grasset, 2019, 335 pp.

- 1 «Je suis né en bonne santé dans les bras d'une civilisation mourante [...]. C'est dans l'univers levantin que je suis né». Et encore: «Les lumières du levant se sont éteintes. Puis les ténèbres se sont propagées à travers la planète» (p. 11-13).
- 2 Voilà les lignes de force d'un long parcours dans les entrailles de l'Histoire, à partir du début du ^{xx}e siècle jusqu'à nos jours. Ce qui frappe, dès l'ouverture de l'essai, c'est l'enchevêtrement entre histoire personnelle et familiale et Histoire, car Amin Maalouf, écrivain franco-libanais, est en même temps un protagoniste et un spectateur privilégié, ayant connu la double expérience de vie au Levant et en Occident, et s'étant trouvé, en tant que journaliste, au cœur des événements qui ont marqué un siècle d'histoire. Ce qui a élargi sa vision du monde et lui a permis de saisir, dans les événements du passé et du présent, les prodromes d'un naufrage à venir. Il faut suivre avec attention ce lent parcours à travers l'espace et le temps du monde, pour comprendre qu'il ne s'agit pas, de la part de l'auteur, d'une vision nostalgique du passé, dont il connaît bien les côtés obscurs en même temps qu'il sait apprécier les mérites du présent, mais de la perception lucide des pièges d'une civilisation en proie à une frénésie destructrice. Une civilisation malade de présent, et donc de manque de vision à long terme, qui risque de flotter au gré des tempêtes sans trouver ce point d'ancrage dont tout navire – pour rester fidèles à la métaphore utilisée par l'auteur – a besoin pour ne pas sombrer. Maalouf essaie donc de fixer les étapes qui nous ont amenés à cette impasse, pour repérer les quelques événements cruciaux qui, à son avis, ont frayé le chemin d'une si périlleuse dérive, dans l'espoir, très faible à vrai dire, d'arrêter cette

course suicidaire («Je suis persuadé, d'ailleurs, qu'un sursaut demeure possible», p. 330).

- 3 Comme l'indique l'incipit que je viens de citer, Maalouf part de son pays natal, le Liban, et de sa naissance (1949), pour nous faire revivre, à travers l'histoire de sa famille, maternelle et paternelle, les événements de la première moitié du vingtième siècle, dans un Levant qui n'était pas, bien sûr, l'Eldorado, mais une communauté où des peuples différents, ayant des religions différentes, pouvaient vivre ensemble de manière pacifique et, somme toute, harmonieuse. Il s'attarde sur le cas de l'Égypte, devenu, à un moment donné, un foyer d'où rayonnait une civilisation ouverte au divers, qui aurait pu devenir un modèle pour le monde entier et qui a malheureusement sombré dans un nationalisme de plus en plus borné. Malgré – ou bien à cause de – cette fermeture face au cosmopolitisme, qui avait contribué à sa vivacité culturelle et à sa richesse, l'Égypte devient, à l'époque de Nasser (1956-1970), un pôle de ralliement du monde arabe en quête d'identité, mais la guerre-éclair des Six Jours, de juin 1967, qui a décrété de manière foudroyante la supériorité militaire d'Israël, a tout bouleversé et jeté le monde arabe dans un désarroi et un manque de confiance en soi, ne trouvant d'autre exutoire que la violence et la haine (y compris la haine de soi), qui ont marqué au fer rouge le début du XXI^e siècle, et dont on ne connaît pas les issues. Car pour Israël non plus il n'y a pas de salut: «Les Arabes étaient pris au piège de leurs défaites, et les Israéliens au piège de leurs conquêtes, les uns comme les autres, incapables de se sauver» (p. 163). Qui plus est, les puissances occidentales, qui prétextent toujours une volonté de pacification, soufflent sur le feu, car le désordre leur est, le plus souvent, profitable. La fracture entre Orient et Occident semble donc irréparable, mais à l'intérieur du monde arabe aussi la lutte est de plus en plus féroce, au nom d'une religion dont on n'hésite pas à faire un usage scandaleux.
- 4 L'Occident à son tour, qui paraissait marcher vers un projet de société fondée sur la justice, la paix, l'égalité et le progrès, à l'intérieur d'une vision du monde ouverte au divers, s'est peu à peu acheminé le long d'un parcours de régression de plus en plus accentué, dont Amin Maalouf fixe le point crucial à la fin des années 1970-début 1980, au moment de la «révolution réactionnaire» de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan, suivie de tant d'autres. Entre temps, l'utopie communiste, qui semblait avoir uni dans un même rêve de bonheur Orient et Occident, s'est transformée en cauchemar. La chute du mur de Berlin (1989), qui en a marqué symboliquement la mort, a été en même temps une épiphanie et un drame, car l'horizon de la promesse communiste est un autre rendez-vous manqué de l'histoire, dont la réussite nous aurait, peut-être, permis de nous diriger vers des lendemains moins sombres: le communisme «a suscité des espoirs immenses pour l'humanité entière, puis il les a trahis. Il a mobilisé des êtres de valeur, porteurs des idéaux les plus généreux, puis il les a conduits dans une impasse. Sa faillite a été cataclysmique [...] elle a facilité le glissement du monde vers le délabrement global auquel nous assistons aujourd'hui» (p. 95). En 1978, il y a eu en Italie, avec Aldo Moro et Enrico Berlinguer, l'occasion, peut-être salvifique, d'expérimenter un dialogue entre capitalisme et communisme, qui aurait pu représenter une alchimie heureuse, un modèle à exporter, mais Aldo Moro a été tué à la veille de la mise en œuvre de ce projet.
- 5 L'essai d'Amin Maalouf est très complexe, car les événements qui se succèdent et s'enchevêtrent au cours des pages sont innombrables, tout le monde étant convoqué dans ce tour d'horizon de plus d'un siècle, mais il est en même temps très clair, car les

étapes du parcours se succèdent naturellement, les événements se lient et s'éclairent les uns les autres et nous amènent, peu à peu, à accepter la thèse de fond de ce travail étonnant, qui ne va pas forcément de soi: «Je demeure convaincu, en effet, que si le Levant pluriel avait pu survivre et prospérer et s'épanouir, l'humanité dans son ensemble, toutes civilisations confondues, aurait su éviter la dérive de nos jours» (p. 328). Un livre très beau, rigoureux et passionné, où le vécu de l'auteur est le levain d'un récit historique qui nous concerne tous et nous sollicite à assumer nos responsabilités: «Si l'on imagine que, par la vertu d'un quelconque “instinct de survie collectif”, les périls vont se dissiper d'eux-mêmes, on ne fait pas preuve d'optimisme et de foi dans l'avenir, on est dans le déni, l'aveuglement et l'irresponsabilité» (p. 331).